

Frédéric Moreau

Ton prénom presque effacé

roman

Publié sur www.bookelis.com

Ton prénom presque effacé

I

Ils se marièrent et eurent
beaucoup d'enfants

1

Starbuck

Même quand tout semble perdu, il faut lutter. Nous avons donc lutté. Tu n’imagines pas tout ce que Florence et moi avons entrepris pour tenter de sauver notre couple. Nous avons même essayé de concevoir un second enfant. Faire un bébé pour sauver une union, c’est un grand classique.

Il y eut d’abord quelques années de tentatives naturelles infructueuses, principalement en raison de l’éloignement géographique qui nous fit rater à plusieurs reprises les périodes propices. Inutile de faire un dessin. Puis une batterie d’analyses, aux résultats pas optimaux, nous fit opter pour six tentatives d’*insémination artificielle intra-utérine avec sperme du conjoint*, plus connue sous le sigle IAC. Ce seraient nos six dernières chances avant une éventuelle *fécondation in vitro* (FIV) que nous avions d’ores et déjà décidé de ne pas tenter. Encore un signe qui ne trompe pas...

Mais je te perds avec ce jargon médical. Le plus simple est de raconter comment ça se passe. Je me souviens parfaitement du déroulé puisque je l’ai fait six fois au cours des années 2008 et 2009.

Six heures dix-huit, le radio-réveil branché sur *Le Mouv’* me ramène brusquement à la réalité : aujourd’hui, lundi, je suis toujours en Provence. C’est si rare mais c’est pour la bonne cause : aujourd’hui, je vais faire un enfant. Je vais

nous faire un enfant. Sans elle, loin d'elle. Les charmes de l'IAC... Dix minutes de coma et je me lève. Après une douche minimaliste, je m'habille en quatrième vitesse, embrasse furtivement Florence sans la réveiller, quitte la chambre, puis prépare mes affaires. Carte vitale, ordonnance du gynéco et sperma-tozoïdes impatientes de sortir, voilà tout ce dont j'ai besoin.

Matin d'hiver sombre et froid. Il n'est pas encore sept heures, le jour n'est pas levé. Le mistral glacial brûle mes joues et fait pleurer mes yeux. Mistral glacial, mistral gagnant ? Je remonte le col de mon manteau et croise la boulangère, notre voisine :

- Bonjour, vous êtes bien matinal ce matin !
- Et oui, n'est-ce pas ?

Je ne trouve pas de meilleure réponse. Pouvais-je décemment lui expliquer que je partais me secouer le poireau dans un laboratoire d'analyses médicales ? Bon, d'accord, ça aurait été drôle mais la vie en société impose quelques règles qu'il est de bon ton de respecter. Règle numéro un : quand on habite un village, on ne parle pas de sexe avec sa boulangère. À la limite, on parle du beau temps ou de la dernière voisine qui vient de quitter ce bas monde, mais qui aura eu une belle vie tout de même. Enfin, on est peu de choses, je vous le dis.

Je fuis vers mon véhicule et m'y réfugie avec délectation. Il est six heures cinquante-neuf quand la voiture démarre. Oui, je sais, je suis diaboliquement précis, je suis même un psychopathe de la précision. Mais aujourd'hui, à vrai dire, je n'ai aucun mérite : je n'ai pas encore quitté le village que le journal de sept heures de *France Info* crache ses titres. Je n'en retiens qu'un, le premier, qui annonce que Marion Cotillard vient de décrocher l'Oscar de la meilleure actrice. Toute ma vie, je me souviendrai de l'endroit où j'étais quand la môme Marion a décroché le graal des comédiens.

J'atteins la DN7, ex-Nationale 7 chère à Charles Trénet. La route qui mène à Aix-en-Provence est un enchantement le

matin. Les premiers rayons du soleil éclairent la Sainte-Victoire que je longe pendant quinze kilomètres. Il faut avoir vu cela une fois dans sa vie, pas les magnifiques peintures de Cézanne, non : la « vraie » montagne rougie par le soleil levant qu'on contemple avec les yeux du matin, quand on n'est pas encore tout à fait réveillé et que la route, les vignes et le ciel sont calmes et déserts. Mets la *Valse Op. 64, N°2 en Ut dièse mineur* de Chopin et savoure le paysage. Ton esprit quitte ton corps pendant quelques minutes, c'est divin.

Pour un peu, j'en oublierais que ce voyage n'a strictement rien de touristique ni même de romantique. C'est juste sexuel. Faire l'amour avec sa main en face de quelques photographies osées n'est guère sensuel, même si Woody Allen a dit que « la masturbation, c'est faire l'amour avec quelqu'un qu'on aime ».

Je quitte la DN7 pour m'engouffrer sur l'A8 : quatre-vingts centimes au péage pour cinq kilomètres d'autoroute, c'est du racket, je te l'accorde, mais ça me fera arriver plus tôt. Plus vite arrivé, plus vite reparti. Pas envie de m'éterniser... Je rejoins donc prestement le centre d'Aix et me gare dans le parking souterrain à proximité du laboratoire. Le lieu est désert à sept heures quarante. Je peux stationner mon véhicule près de la sortie piétons attenante au centre d'analyses. C'est plus pratique : d'abord je gagne du temps – encore et toujours –, ensuite ça m'évitera de respirer la pisse trop longtemps. Pourquoi les parkings puent-ils tous la pisse ? Pourquoi les gens sont-ils si sales ? Pensent-ils aux pauvres types qui vont aller donner leur foutre dès l'aube ? Comme évocation érotique, il y a mieux que cette odeur nauséabonde.

J'entre dans le laboratoire avec un peu d'avance. J'avais rendez-vous à huit heures. La fille à l'accueil est une habituée, c'est la troisième fois qu'elle a affaire à moi. Elle est quelconque. Ce n'est sûrement pas à elle que je penserai quand je me mettrai au travail. Quelques mois plus tôt, j'étais allé faire ça un samedi matin à l'hôpital d'Aix : l'infirmière qui m'avait accueilli, une petite blonde aux cheveux courts, était

très mignonne et avenante. Quand elle m'a accompagné dans la pièce fatidique, je lui ai proposé de rester pour qu'on fasse plus ample connaissance et qu'elle prélève elle-même ma semence. Après tout, les infirmières prélèvent le sang, elles peuvent bien en faire autant avec le sperme, non ? Ne pouvant résister à mon charme ravageur, elle a évidemment accepté. Après quelques caresses et baisers pour la forme, je suis allé explorer son intimité avec mes doigts puis avec mes lèvres. Elle n'a pas tardé à mouiller sérieusement jusqu'à inonder mon visage et à jouir dans ma bouche. Une fois comblée, elle s'est occupée de popaul. Comme toute infirmière qui se respecte, c'était une experte de la chose. J'aurais bien joui en elle moi aussi, mais j'avais un petit récipient à remplir. Sentant mes muscles se raidir, elle retira sa bouche à temps et dirigea mon membre vers ledit récipient. Le tour était joué.

Que cette infirmière aixoise fût très mignonne est un fait avéré. Le reste l'est beaucoup moins. Quand on est appelé à se donner du plaisir tout seul dans une pièce sordide de six mètres carrés, les fantasmes sont obligatoires, tu peux me croire.

Je suis donc dans le laboratoire. La première fois que j'y suis arrivé, je n'étais pas fier. Tu te vois, toi, dire à l'infirmière de l'accueil : « Bonjour, je viens pour me masturber » ? Non ? Moi non plus ! Alors, j'ai préparé une formule passe-partout qui peut servir même quand on ne va pas donner sa semence : « Bonjour, je suis Monsieur X, j'ai rendez-vous à huit heures. » Et là, en général, il est rare que l'hôtesse en question s'écrie devant les patients et collègues : « Ah oui, vous venez donner votre sperme, n'est-ce pas ? » Ces dames-là se comportent en professionnelles, de manière discrète et neutre. Je lui tends ma carte vitale et mon ordonnance, je remplis deux papiers et j'attends qu'on m'appelle. Ce matin, il n'y a pas un chat dans la salle d'attente.

L'infirmière vient donc me chercher rapidement pour m'accompagner vers la salle des plaisirs. Elle avance d'un pas nonchalant devant moi. Je la trouve étonnamment à l'aise pour quelqu'un qui accompagne un homme vers une pièce où il est appelé à pratiquer l'onanisme. Moi, je suis embarrassé. Je pense à cette phrase de Clémenceau : « Le meilleur moment de l'amour, c'est quand on monte l'escalier. » Là, on descend. Tout un symbole. On arrive dans un sous-sol exigu composé d'un coin informatique et de trois petites pièces de prélèvement. Celle qui m'est destinée est équipée d'une lumière verte au-dessus de la porte : quand je rentrerai, elle passera au rouge. Pour éviter qu'un autre type vienne pour la seconde couche. Les fans de Coluche comprendront.

Ça y est, on y est. Elle et moi, seuls. Le lieu est sommaire : au fond à gauche, un lavabo avec des serviettes en papier, des compresses stériles, un savon liquide désinfectant et une poubelle juste à côté ; à droite, un fauteuil et une table basse sur laquelle sont disposés une demi-douzaine de magazines de charme, selon l'expression consacrée. L'infirmière n'a pas besoin de m'expliquer la procédure. Je te vois sourire : bien sûr que je sais m'astiquer le gland ! Mais avant d'envoyer la sauce, il y a tout un rituel à respecter pour ne pas fausser les analyses : il faut aller uriner hors de la pièce, revenir, se laver les mains, se décalotter, mouiller et savonner abondamment la verge, puis la rincer tout aussi abondamment et, enfin, l'essuyer avec une compresse. Avant de me quitter, l'infirmière me pose la question fatidique :

— Quelle est votre période d'abstinence ?

La première fois, je n'avais pas bien compris la question. Elle consentit donc à me la traduire :

— À combien de jours remonte votre dernière éjaculation ?

— Ah, OK. Sept jours.

Sept jours pour garder mes petits au chaud, envoyer un maximum de volume le jour J et augmenter les chances de

succès. Sept jours pour engendrer la huitième merveille du monde.

Enfin seul. Après avoir suivi la procédure précédemment décrite, je m'installe sur le fauteuil recouvert d'une serviette en papier, mon pantalon baissé jusqu'aux chevilles. Je prépare le petit récipient. Le préparer, ça veut simplement dire ôter le bouchon et le poser sur la table basse sur ma gauche. Je me masturberai avec ma main droite et j'enverrai la sauce vers le récipient que tiendra ma main gauche le moment venu... Tout est pensé ! Tout un art...

Enfin, je n'en suis pas encore là, il va falloir d'abord faire monter le désir et c'est là que les magazines interviennent. Il y en a de plusieurs sortes : certains avec de belles photos de femmes nues – disons plutôt érotiques –, d'autres avec des hommes et des femmes – carrément pornographiques –, d'autres encore avec des récits érotiques agrémentés de quelques photos. Il y en a donc pour tous les goûts. Ce sont les mêmes périodiques depuis six mois que je fréquente les lieux. Ah non, tiens, il y en a un nouveau, une revue spéciale « femmes de quarante ans ». Sérieux, ils font des revues pour ça ? Le pire, c'est que ce n'est pas la quadragénaire type Monica Bellucci, Sophie Marceau ou Julianne Moore. Non, c'est la femme que tu croises dans la rue tous les jours. Les seins qui tombent et la fesse flasque, une pilosité luxuriante, un visage banal voire ingrat. Bref, on ne croise ici que des quadragénaires moches, grosses et vulgaires. Ça fait retomber illico mon désir, cette horreur ! Qui peut donc avoir envie de se masturber devant ce triste spectacle ? Il doit y avoir un public pour cela, je n'en doute pas, mais moi j'ai besoin de rêve, de fantasme, de femmes jeunes et sexys.

J'alterne donc entre des photos soft et d'autres pornographiques pour faire monter le désir ; je tourne les pages de deux magazines pour trouver les plus belles ou les plus excitantes puis, quand le mécanisme est bien dressé, je cherche les positions que j'apprécie le plus pour arriver à mes

fins. Une levrette fera certainement l'affaire si la fille est à mon goût. Mieux, une bonne sodomie serait parfaite ! Tu vas me dire que ce n'est pas en passant par la porte de derrière qu'on peut faire des enfants et tu auras raison, du moins en partie, car mon sexe va jouir réellement dans un récipient... mais virtuellement dans un cul ! Donc, je pourrais avoir un enfant en ayant pratiqué une sodomie.

Au moment qui devrait être le plus agréable, l'orgasme, j'arrête les va-et-vient pour être sûr de ne pas me rater. Je ne suis pas là pour le plaisir mais pour recueillir le précieux liquide séminal. Le plaisir est donc minimal, pour ne pas dire nul, mais le résultat est optimal : le récipient est rempli.

Voilà, j'ai fini. Je ferme le réceptacle et le pose sur le rebord du lavabo. Lorsque je remonte, il est huit heures trente, le laboratoire est désormais noir de monde. Je glisse à l'infirmière une lapalissade : « Ça y est, j'ai fini. ». Elle devait s'en douter : « Très bien, on appelle votre épouse dans deux heures pour venir chercher la préparation. ». En effet, mon sperme va être dopé, mes spermatozoïdes triés et les meilleurs d'entre eux seront sélectionnés pour participer à la course finale, la course à l'ovule, chez le gynécologue.

Je rejoins ma voiture tête et queue basses, honteux d'avoir éjaculé avec si peu de conviction, seul et en fantasmant une sodomie. L'acte sexuel est une chose naturelle et pourtant, dans nos sociétés judéo-chrétiennes, on culpabilise souvent après avoir cédé aux tentations de la chair, a fortiori lorsque celles-ci sont anales ; pour un peu, on s'excuserait !

Certains font l'amour pour faire des enfants, d'autres, beaucoup plus nombreux, le font pour le plaisir – c'est péché ! –, d'autres, enfin, se masturbent, également pour le plaisir – les mécréants. Et bien moi, je me suis masturbé pour faire un enfant...

Nos six tentatives furent infructueuses. Avec le recul – recul ? –, je pense sincèrement que c'est mieux ainsi. Je ne crois pas au destin, à ce chemin tracé par une main divine dès la

naissance. Je crois au hasard et, surtout, en l'homme. Si nous n'avons pas réussi, c'est parce qu'aucun spermatozoïde n'a trouvé le chemin et aussi, peut-être, parce que nous ne le voulions pas vraiment. Quand la tête ne veut pas, le corps non plus.

Deux jours à tuer

Il n'y a pas cinquante mille méthodes pour tenter de sauver un couple. Ayant échoué à faire un enfant malgré toute l'ardeur dont fit preuve mon poignet, nous optâmes pour une solution de repli on ne peut plus classique : le week-end en amoureux. Certes, le terme « amoureux » peut prêter à sourire étant donné l'état de notre couple à ce moment-là, mais tu vois de quoi je veux parler : deux jours d'évasion dans un lieu idyllique et dépayçant, des grands restaurants, un hôtel charmant, le silence autour de nous, bref le cadre idéal pour se retrouver en tête-à-tête et faire parler nos cœurs et nos corps loin du stress de nos vies trépidantes.

Le programme concocté par mes soins était alléchant : départ en voiture de Toulouse le samedi matin, déjeuner romantique dans un restaurant étoilé de la Cité de Carcassonne, puis reprise de la route jusqu'à Collioure. J'y avais déniché un hôtel labellisé « Relais du Silence » qui semblait parfait pour l'occasion. Un dîner au calme dans le restaurant de l'hôtel suivi d'une nuit câline et la journée eût été idéale. Le dimanche devait l'être tout autant avec un petit-déjeuner en terrasse, une promenade dans le village puis en bord de mer, où nous nous attarderions pour prendre le déjeuner avant de retourner dans la Ville Rose. Beau programme en perspective, n'est-ce pas ? « Quand la

légende est plus belle que la réalité, écris la légende » faisait dire John Ford à l'un des personnages de *L'Homme qui tua Liberty Valance*. Moi, je vais raconter la réalité.

En cette matinée du samedi 6 juin 2009, nous nous apprêtions à partir à peu près à l'heure prévue afin de profiter pleinement de nos deux jours hors du temps. C'était sans compter sur les quelques petites péripéties qui nous attendaient.

Ça a commencé dès l'aube. Au moment où je chargeais les bagages, je m'aperçus qu'une âme charitable avait fracturé ma voiture : la portière et la serrure côté conducteur étaient endommagées. Il ne manquait rien à l'intérieur du véhicule ; normal, il n'y avait rien à voler. J'aurais dû mettre une affiche pour avertir l'indélicat, ça m'aurait évité ce désagrément. Je sais bien que ce n'est jamais le bon moment pour ce genre de contrariétés mais alors, là, ça tombait vraiment mal ! J'avais absolument besoin d'une auto pour mes futurs déplacements professionnels, elle devait donc être réparée dans les plus brefs délais. J'appelai mon assurance. « Commencez par aller à la gendarmerie pour porter plainte puis faites-nous parvenir une déclaration de sinistre. Après cela, nous vous indiquerons l'adresse d'un garagiste agréé pour les réparations. Vous êtes pressé ? Alors, il faut vous rendre aujourd'hui dans nos bureaux de Toulouse, ils sont ouverts le samedi matin. Vous gagnerez du temps ».

Gendarme puis assureur et enfin frangin, à qui nous nous avons décidé de confier notre fils Thomas pour ces deux jours, tel était le nouveau programme de ce début de week-end. Si mon passage à la gendarmerie se passa sans encombre, je ne peux pas en dire autant de la visite chez mon assureur. J'attendis une grosse heure avant de pouvoir expliquer mon cas à mon interlocuteur et m'entendre dire : « Ce n'était pas la peine de vous déplacer, vous auriez pu faire la déclaration de sinistre par téléphone ». Une bonne

partie de la matinée perdue pour rien, va donc garder ton flegme après ça.

Pire, arrivés chez mon frère Pierre, je fus chaleureusement accueilli par un : « Putain mais qu'est-ce que vous foutez ? Vous avez trois heures de retard ! Ça va, vous n'êtes pas stressés ! » J'aurais aimé répondre calmement et lui expliquer nos galères mais je n'étais pas dans mon état normal après cette matinée à courir à droite et à gauche. Je te laisse donc imaginer la violence verbale de nos échanges.

Nous laissâmes Thomas à Pierre et partîmes rapidement au volant de la voiture de Florence. L'essentiel était sauvé : nous pouvions encore espérer rejoindre Carcassonne pour le déjeuner... si nous ne rencontrions plus aucun problème. Avec des « si », on pourrait en passer des week-ends paisibles. Il était écrit quelque part que celui-ci ne serait pas de ceux-là. Il devait être autour de midi et demi quand le moteur commença à donner des signes de faiblesse à proximité de Castelnaudary. Dix minutes plus tard, il rendait l'âme. Après avoir appelé un dépanneur, Florence et moi fîmes le point. Nous pouvions faire une croix sur le restaurant de Carcassonne mais le reste du programme était encore envisageable. Il suffisait de trouver rapidement un véhicule de remplacement. J'appelai donc Pierre pour lui demander s'il consentirait à me prêter la sienne pour le week-end.

— Non, ce n'est pas possible, j'en ai besoin.

— Et tu ne pourrais pas utiliser celle de Vanessa ?

— Non plus. Elle en a besoin elle aussi.

— Vous avez réellement besoin de vos deux autos ce week-end ? Je croyais que vous ne comptiez pas bouger de chez vous avec Thomas et tous ces matchs à la télé.

— De quoi je me mêle ? Écoute, n'insiste pas, je suis désolé, c'est impossible pour ce week-end.

— OK, merci. Je m'en souviendrai.

Avant même de raccrocher, je me savais en tort. Il n'est jamais bon de se mêler de la vie privée de ses proches, a fortiori quand lesdits proches ont la bonté de te rendre service en gardant gracieusement ton enfant. Si Pierre était dans l'impossibilité de me dépanner, c'est qu'il avait une bonne raison.

Nous voilà donc sans moyen de transport et sérieusement fâchés avec mon frère. En désespoir de cause, nous nous rabattîmes sur la minuscule et improbable automobile coréenne de ma belle-mère. Si on m'avait dit un jour que je conduirais cette poubelle – la voiture, pas la belle-mère – sur l'autoroute, je ne l'aurais pas cru. Et pourtant, à seize heures pétantes, après quelques pérégrinations depuis Castelnaudary jusqu'au domicile des beaux-parents, le ventre presque vide mais la tête encore pleine d'espoirs, je pris le volant de ladite poubelle. Il était encore possible de rejoindre en temps et en heure Collioure et son « Relais du Silence ». Abstraction faite du bruit imposant du moteur, que nous avons réussi à judicieusement camoufler en mettant le volume de la radio à son maximum, le voyage se déroula sans encombre. Nous arrivâmes à bon port en fin d'après-midi. Même si elles sont moins confortables et plutôt mal finies, les poubelles coréennes s'avèrent finalement plus fiables que les fleurons de la technologie française.

Nous avons bien mérité deux heures de repos dans la chambre de notre hôtel silencieux. La soirée se déroulant sur place, nous avons tout le temps de descendre nous restaurer dans une ambiance feutrée et un décor chaleureux. L'afflux soudain de véhicules sur le parking de l'hôtel aux alentours de vingt heures aurait dû nous mettre la puce à l'oreille. Nous descendîmes dans la salle à manger

dans les minutes qui suivirent. Le restaurant était divisé en deux parties simplement séparées par deux portes battantes : la première, plus luxueuse, était réservée aux gastronomes, clients de l'hôtel ou pas ; la seconde, plus populaire, était un bar brasserie. Si la salle luxueuse était encore aux trois-quarts vide, le bar, lui, était déjà bondé, ce qui ne manqua pas de piquer ma curiosité. Au serveur qui nous apportait la carte, je demandai :

— Qu'est-ce qui se passe à côté ?

— Ce sont des supporters de l'USAP. Le match va bientôt commencer.

Le match... Comment avais-je pu l'oublier celui-là ? La finale du championnat de France de rugby ! Le fameux match qui m'avait justement libéré le week-end ! Une semaine auparavant, en effet, l'AS Clermont-Ferrand avait éliminé en demi-finale le club de mon cœur, le Stade Toulousain. Du coup, n'étant plus intéressé par la finale à venir, je m'étais rabattu – pas en désespoir de cause, non – sur la lumineuse idée de ces deux jours en tête-à-tête. La vie est une question de priorités. Ce que j'avais oublié, c'est qu'il y aurait tout de même un club face à Clermont en finale. Ce club, c'était... Perpignan, plus connu des initiés sous le sigle USAP. Ce fut là une terrible erreur. Franchement, comment aurais-je pu deviner que le bar de l'hôtel faisait office de siège social et, plus grave encore, de quartier général d'un des clubs de supporters de l'USAP ?

Dès lors, il fallut nous rendre à l'évidence : les deux heures qui allaient suivre ne se dérouleraient pas dans l'ambiance feutrée dont nous avions rêvée. À ce moment de la soirée, nous gardions cependant bon espoir que la quiétude revînt vite aux alentours. Clermont ayant en effet la faveur des pronostics, nous nous attendions à ce que le silence promis fît son retour avant même la fin de la rencontre. D'ailleurs, lorsque les apéritifs nous furent servis, le bar se tut un instant,

peut-être ébloui par les couleurs chatoyantes de nos tequilas sunrise... à moins que ce ne fût dû à la rapide ouverture du score par les clermontois. J'ignore à qui étaient destinées les insultes sodomites qui suivirent ce bref moment de paix, mais j'ai supposé qu'elles visaient les joueurs adverses ou l'arbitre ou, plus probablement, les deux. Le rugby est un beau sport où la notion de fair-play n'est pas encore tout à fait galvaudée. L'arrivée des entrées, raviolas de langoustine d'une part et noix de Saint Jacques de l'autre, fut célébrée, elle, par une standing ovation. En revanche, les lasagnes de loup frais et le filet de bœuf furent accueillis avec une indifférence polie ; ce devait être la mi-temps, l'heure où les braves supporters font la vidange pour faire de la place aux bières à venir.

Ce fut aussi le seul moment du dîner où Florence et moi pûmes échanger quelques mots audibles. Le score était légèrement à l'avantage des auvergnats, aussi pressentions-nous la fin de notre calvaire proche : encore une petite heure et notre délicieux week-end allait enfin pouvoir commencer. C'était sans compter sur la rébellion des joueurs catalans qui enflammèrent le Stade de France en seconde mi-temps. Si ça avait pu se limiter au Stade de France, c'eût été parfait. Hélas, autour de nous criait une foule en délire, le champagne s'apprêtait à succéder aux bières et jamais desserts ne furent aussi follement acclamés. La victoire des perpignanais sur les clermontois ne faisant désormais plus aucun doute, il était temps pour moi de regretter amèrement mon choix.

Nous nous apprêtions à passer une nuit agitée dans une chambre certes fort cossue, mais qu'un architecte avait eu l'ingénieuse idée de positionner juste au-dessus du bar. Il me revint alors cette plainte qu'un ami auvergnat émettait régulièrement au sujet des défaites répétées de son équipe favorite : en un siècle de rugby, les clermontois n'avaient jamais été champions de France. Quand nous rejoignîmes nos appartements, ils venaient de perdre leur dixième finale... en

dix participations ! J'aurais dû planifier notre week-end en Auvergne.

Est-ce bien la peine que je raconte la folle nuit qui suivit ? Que je parle de ces chansons paillardes qui se succédèrent sans temps mort ? Que j'évoque les cris d'allégresse, les verres cassés, les chaises qui dansent, les portes qui claquent ? Même sans les voir, nous pouvions deviner toutes les péripéties de cette interminable beuverie qui nous privait de sommeil. Ah, il était beau le « Relais du Silence ».

À six heures, le calme était revenu. Le jour se levait, notre nuit pouvait commencer...

Après un samedi aussi agité, le dimanche ne pouvait que paraître fade. Il le fut. Nous étions éreintés et éteints. La mémorable journée de la veille n'était pas étrangère à cette léthargie mais il est plus honnête de tenir pour principal responsable l'état de déliquescence de notre couple. Je ne parle pas de la passion évanouie, puisqu'il n'y eut, de fait, jamais de passion entre nous, mais de l'absence quasi totale de communication. Nous n'avions presque plus rien à nous dire. Ces péripéties catalanes nous avaient finalement permis d'éviter l'ennui total. L'espace d'une journée, nous avons pu détourner nos regards et nos esprits.

Il était temps de rentrer sur Toulouse et d'oublier ce week-end. Le chemin du retour dans une voiture au confort improbable fut l'occasion d'un dernier fou rire partagé. Nous arrivions sur Narbonne, écrasés par la chaleur que nous ne pouvions pas occulter, faute de climatisation, lorsque la radio se rappela à notre bon souvenir : « Vous écoutez Radio Trafic, il est seize heures quarante-cinq. Le point sur la circulation. Vous êtes sur l'A61 en direction de Toulouse. En raison d'un accident impliquant trois véhicules légers et un camping car, vous roulez sur la seule voie de gauche et vous faites face à dix kilomètres de forts ralentissements après la sortie 25 de

Lézignan. » Il était trop tard pour quitter l'autoroute ; en ce retour de week-end ensoleillé, le bouchon se propagea très vite bien au-delà de la sortie 25. Nous étions bloqués pour plusieurs heures. Mieux valait en rire. À gorges déployées.

Il était temps de passer à autre chose.

Ceux qui m'aiment prendront le train

Florence et moi nous étions mariés en juillet 2001, moins de deux ans après notre première rencontre sur notre lieu de travail à Toulouse. Cette union fut décidée très rapidement alors même qu'il n'y eut jamais de réelle passion entre nous, ni au début de notre relation ni plus tard. Pourquoi nous sommes-nous donc mariés ? Et pourquoi nous sommes-nous mariés si vite, en plus ? Très bonnes questions !

Tout d'abord, à cette époque, je ne connaissais pas les délices et les ravages de l'amour. Je portais un regard cynique sur ces individus qui se rendaient malades ou, pire, étaient prêts à tuer ou à se suicider par amour. Je les prenais pour des fous. Le sentiment amoureux était pour moi un vague concept qui faisait avant tout les beaux jours de la littérature et du cinéma. Je n'y avais pas accès, tel Daniel Auteuil dans *Un cœur en hiver*, ce beau film de Claude Sautet. Certes, j'avais eu quelques liaisons adolescentes sans lendemain ; j'avais même vécu une relation de cinq ans avec Maryline, ma première compagne « officielle », mais je n'éprouvai pas la moindre douleur lorsqu'elle me quitta. Tout au plus mon amour-propre dut-il en souffrir quelques jours. Je choisissais mes compagnes selon des critères basement rationnels : leur physique, leur sex-appeal, leur conversation, leur humour et, surtout, la compatibilité de leur caractère avec le mien. Je pensais que tout le monde faisait comme moi, je croyais même que c'était

cela l'amour, l'union de deux êtres qui se plaisent, qui partagent des valeurs communes et qui sont bien ensemble, tellement bien qu'ils ont envie de faire un bout de chemin main dans la main. Je ne savais pas qu'il pouvait exister quelque chose de plus beau et de plus intense. Quelque chose de complètement irrationnel. Quelque chose qui, à ton corps défendant, t'obsède jour et nuit pendant des années.

Mon ignorance d'alors me fit penser que Florence était la bonne personne. Il y avait entre nous une certaine affection, une bonne entente au quotidien et quelques goûts en commun. Elle aimait mon côté rassurant : j'étais un garçon sérieux, calme et fonctionnaire, plein d'atouts non négligeables pour qui est en contrat à durée déterminée. En contrepartie, elle m'offrait le statut d'homme marié. À presque trente-deux ans, les pressions sociale et familiale commençaient à me peser, il était temps de faire comme les autres et de contenter mes proches. Nous nous sommes même mariés à l'église, c'est dire ! Beigbeder l'écrivit fort justement dans son roman *L'Amour dure trois ans* : « On se marie exactement comme on passe son baccalauréat ou son permis de conduire : c'est toujours le même moule dans lequel on veut se couler pour être normal, normal, NORMAL, à tout prix ».

Pour autant, tout ne fut pas à jeter dans notre union. Il y eut quelques moments agréables, d'autres festifs et certains très tranquilles. Nous étions un couple un peu trop paisible. Il y eut aussi des moments de bonheur, l'apogée étant la naissance de notre fils Thomas en septembre 2002, neuf mois après notre voyage de noces en Martinique. Les dix-huit mois qui suivirent furent un véritable enchantement, Thomas contribuant à souder, du moins provisoirement, notre couple.

Malheureusement, cet état de grâce ne dura pas : n'ayant pas trouvé de travail sur Toulouse à l'issue de son CDD, Florence se résolut à chercher un emploi correspondant à ses compétences dans toute la France. C'est ainsi qu'elle décrocha

un poste d'ingénieur en Provence juste en face de la montagne Sainte-Victoire. Elle prit ses nouvelles fonctions en février 2004. Nous étions mariés depuis deux ans et demi, avions un enfant âgé de dix-huit mois et nous lancions dans une périlleuse opération d'éloignement géographique. Ils sont de plus en plus nombreux ces conjoints qui, pour des raisons professionnelles, consentent à vivre pour un temps à distance ; en cela, nous étions un couple moderne. Il ne me serait jamais venu à l'idée de m'opposer au départ de Florence ; il m'était difficile de la priver de la satisfaction de se réaliser. Plus grave fut cependant mon état d'esprit à ce moment-là de notre histoire : je n'éprouvais pas le moindre pincement au cœur ni le moindre manque lorsque nous étions éloignés. Je me sentais même libéré. Cette absence de sentiments ne présageait rien de bon.

Je me retrouvai donc seul dans mon appartement toulousain. J'avais beau être un homme marié et père de famille, j'étais de fait séparé de ma femme et de mon fils. A posteriori, cette séparation marqua le début de la fin de notre union, chacun attendant alors que l'autre fasse le pas décisif d'une mutation. Florence s'épanouissait dans son nouveau job si bien qu'elle ne l'envisagea guère comme une simple étape ni comme un tremplin lui permettant de postuler à nouveau sur la région toulousaine. Pour ma part, j'entrais dans une phase décisive de ma carrière : soit je restais dans mon université d'origine et je pouvais espérer une promotion en tant que professeur dans les cinq années à venir, soit je tentais une mutation vers la Provence qui m'aurait à coup sûr privé pour longtemps, peut-être même pour toujours, d'une telle opportunité. Il n'y a donc ni méchant ni responsable à désigner dans notre histoire, nous avons pris ces décisions ensemble. Il faut être deux pour se marier, il faut aussi être deux pour foirer un mariage. Bref, après moins de trois ans d'union, nous nous trouvions déjà dans une impasse.

Au bout du compte, je vivais relativement bien cet éloignement. Malgré mon attachement viscéral à Thomas, je parvenais à gérer son absence au quotidien. Ne le voyant pas en semaine, je rattrapais le temps perdu tous les week-ends. Nous avions instauré un rituel pour nos samedis matin. Nous partions nous promener main dans la main dans notre beau village provençal baigné par le soleil. Je sais, ça fait très cliché mais c'est pourtant la stricte vérité, il fait toujours soleil en Provence, beaucoup plus souvent que dans mon sud-ouest natal. En neuf ans, je ne me souviens pas d'un moindre samedi pluvieux, c'est dire combien je suis de mauvaise foi et combien la simple présence de Thomas à mes côtés suffisait à illuminer mes week-ends. Nous déambulions avec deux passages obligés : le marchand de journaux et le parc de jeux pour enfants. Mes lectures passionnantes – *La Provence*, *Fémina*, *TV Magazine*, *L'Équipe* et son supplément – me permettaient de passer du temps auprès de mon fils sans trop m'ennuyer. Je le surveillais d'un œil tout en savourant de l'autre les réflexions philosophiques de Franck Ribéry, les plaintes de Guy Novès ou les indispensables conseils de Marcel Rufo. Les toboggans, tourniquets, ressorts et balançoires n'avaient plus aucun secret pour lui mais son jeu préféré était la tyrolienne. Je l'y poussais de toutes mes forces, « Moins fort, Papa », je l'accompagnais du bout des doigts, « Plus fort ! », je le poussais de toutes mes forces, « Moins fort ! », « Plus fort ou moins fort ? Il faudrait savoir », « La prochaine fois, tu pousses moyennement fort, s'il te plaît ». Thomas est un centriste de la tyrolienne, il a certes envie de ressentir des sensations... mais pas extrêmes.

Je garde également en mémoire quelques-unes de ses savoureuses réflexions, ces fameux mots d'enfants qu'on regrette a posteriori de ne pas avoir notés dans l'instant. Heureusement, mon smartphone m'a permis d'en retenir quelques-uns. Le jour de ses sept ans, par exemple, il fit la démonstration de sa foi religieuse lorsqu'on lui apporta son

gâteau d'anniversaire : « Pas de meringue ! Merci ! Dieu soit noué ! » À peu près au même âge, il apostropha sa mère qui feuilletait les pages lingerie d'un catalogue d'un « Maman, pourquoi tu regardes ça ? T'es une fille ! » dont je me souviens encore. Peu de temps après, lors d'une promenade dans le village, il me surprit en train de mater discrètement, du moins le croyais-je, une jolie femme :

- Elle est mariée, c'est dommage.
- Moi aussi, je suis marié !
- C'est dommage pour toi aussi.

Je n'étais pas le seul de la famille à apprécier la gent féminine. Ainsi, lors d'une autre de nos balades, Thomas et moi fûmes interpellés par quatre charmantes demoiselles qui fêtaient l'enterrement de vie de jeune fille de l'une d'entre elles, déguisée en pot de Nutella géant.

- Hum, ça me donne envie ! s'exclama-t-il.
- Le pot de Nutella ou la jeune fille ?
- Ben, les deux !

Il avait à peine huit ans, un âge où la découverte de l'autre sexe le taraudait, comme en témoigne cet échange surréaliste :

- Papa ?
- Oui ?
- Un jour, j'ai vu une femme avec quatre nichons.
- Ah bon ? Où ça ?
- Ben, dans *Titeuf* !

Mon fils n'était pas un obsédé sexuel pour autant ! D'ailleurs, cette période portée sur le beau sexe ne dura pas puisque Thomas se métamorphosa rapidement en philosophe. Ainsi, à neuf ans il eut cette belle lapalissade : « Quand on n'est pas marié, on peut divorcer facilement », première allusion à la future séparation de ses parents. Un an plus tard, alors que nous lui avions annoncé notre rupture depuis quelques semaines, il me cloua avec cette interrogation : « Papa, est-ce que des fois tu te poses des questions du style : pourquoi je vis ? »

Le reste du week-end familial était partagé entre courses, devoirs, soirées DVD, promenades ou visites de la région, rien que de très banal. Ces moments passaient hélas très vite puisque j'arrivais le vendredi après vingt-et-une heures et je repartais le dimanche avant dix-sept heures.

Il est facile d'imaginer mon état d'esprit lors de ces adieux dominicaux. Se faire déposer à la gare de Gardanne, embrasser Florence puis Thomas, ne pas craquer devant ses yeux mouillés et son regard triste, scruter la voiture qui s'éloigne tout en faisant un « au revoir » royal avec la main jusqu'à ce que le véhicule s'efface à l'horizon, monter dans le TER pour Marseille puis errer une demi-heure dans la gare Saint-Charles en attendant la correspondance pour Toulouse. J'ai toujours haï les dimanches soir. Ce ne sont pas ces neuf années passées dans un triste train m'emmenant loin de mon fils qui allaient me réconcilier avec eux.

En effet, si je vivais relativement bien l'éloignement, je ne peux pas en dire autant des voyages. Afin de préserver Florence et surtout Thomas, j'effectuais la grande majorité des trajets, une petite quarantaine par an, quand eux se déplaçaient sur Toulouse essentiellement pour les vacances scolaires et quelques événements exceptionnels. Pendant neuf ans, j'ai passé la plupart de mes vendredis et dimanches soir seul dans un train ou, plus rarement, dans ma voiture. Je n'avais plus de vie sociale, les soirées toulousaines entre amis étant devenues au fil du temps un vague souvenir. Pour ce qu'ils étaient et pour ce dont ils me privaient, j'en vins à définitivement détester les voyages en train. À vrai dire, j'avais déjà une dent contre eux depuis mon service militaire effectué au siècle dernier... en Provence !

À l'été 1993, alors que j'étais dans le wagon qui me conduisait pour la dernière fois de Cassis à Toulouse, je savourais la fin de dix mois de trains à soldats, dix mois à passer mes nuits du dimanche au lundi assis sur d'inconfortables sièges, dix mois à rentrer le vendredi soir

complètement exténué, dix mois à rattraper les heures de sommeil en dormant quasiment tout le week-end, enfermé dans mon appartement. Bref, je fêtais un peu la quille mais je célébrais surtout la fin de ces voyages épuisants. J'étais loin d'imaginer que j'allais recommencer ce même rituel onze ans plus tard. J'imaginai encore moins que cela durerait non pas dix mois ce coup-ci, mais presque dix ans !

J'aurais pu au moins apprécier le trajet aller, qui me transportait le vendredi soir de Toulouse à Gardanne via Marseille, mais le plaisir de retrouver les miens était trop souvent gâché par les innombrables retards. Mes discussions avec les contrôleurs ou les employés SNCF ne me permirent jamais de comprendre pourquoi le trajet Toulouse-Marseille était systématiquement en retard quand le trajet retour arrivait, lui, parfaitement à l'heure le dimanche. Ma soirée du vendredi était donc très régulièrement écourtée et gâchée : Thomas dormait déjà lorsque je descendais enfin du train ; Florence était épuisée par sa semaine où elle devait gérer seule son travail et son enfant ; quant à moi, j'étais énervé par ces interminables heures passées dans un wagon bondé. Le premier dîner du week-end était souvent une soupe à la grimace.

Quant au trajet retour, le fameux et détestable « voyage en train du dimanche soir », je me demande encore aujourd'hui comment j'ai pu le supporter pendant presque une décennie, comment j'ai pu endurer la tristesse des paysages nocturnes traversés, les écouteurs sur les oreilles me susurrant *Avec le temps* de Léo Ferré, *Il voyage en solitaire* de Gérard Manset, *Le Paradis blanc* de Michel Berger et toutes ces chansons follement joyeuses qui m'accompagnaient. J'ignore comment j'ai fait pour ne pas tout envoyer valdinguer plus tôt ! Malgré mon infinie patience, j'avais laissé des plumes dans ces pérégrinations. Fatigue, stress, solitude et mélancolie eurent raison de ma bonne humeur à petit feu ; je devins amer et soucieux, n'arrivant plus à donner un sens à cette existence.

Au bout de quelques années, je ne trouvais plus les réponses en moi.

La semaine, elle, était essentiellement consacrée à mon travail passionnant. Il constituait une échappatoire, j'avais ainsi un semblant de vie sociale et l'impression d'exister. Je passais l'essentiel de mes soirées au téléphone avec Florence ou parfois dans une salle obscure. Aller au cinéma en solo présentait l'énorme avantage de ne faire aucune concession : je pouvais sans honte voir le film de mon choix. Ah ça, j'en ai maté des nanars ! Accessoirement, en bon cinéphile que je prétendais être, je me faisais un devoir de ne pas manquer quelques films pour initiés, iraniens, roumains ou japonais, primés à Cannes ou recommandés par *Télérama*, histoire de rentrer chez moi un peu plus déprimé que la veille.

Voilà dressé le tableau de ma vie de l'époque : en dehors des week-ends qui passaient toujours trop vite, j'étais un homme seul, seul tous les soirs de la semaine et seul lors de mes deux voyages hebdomadaires. Seul et libre de ses mouvements. Cette situation comportait un énorme risque, celui de succomber à la drogue la plus dure qui soit, plus planante que le cannabis, plus toxique que la cocaïne, plus violente que l'héroïne : la passion. Un jour, sans prévenir, elle est entrée dans ma vie. J'allais enfin découvrir les délices et les douleurs de cette addiction jusqu'alors si mystérieuse pour moi. À quarante ans, il était temps. Ou pas.

II

La Peau douce

In the mood for love

La première fois que j'ai vu Nathalie aurait pu aussi être la dernière. En cette fin d'année 2003, notre équipe était à la recherche de sang neuf pour relancer l'une de nos activités tombée en sommeil. Notre chef Jean-Louis était allé la rencontrer à Édimbourg dans le laboratoire où elle était sur le point de soutenir sa thèse. Il avait été conquis. Il me l'avoua dès son retour : « J'ai tout de suite vu qu'elle était dynamique, bien dans sa peau, à l'aise dans son travail et dans son labo. Elle fédère les gens autour d'elle. Il ne m'a pas fallu beaucoup de temps pour comprendre que c'est la candidate qu'il nous faut ».

Quelques semaines plus tard, elle vint nous présenter ses travaux en vue d'une éventuelle candidature dans notre laboratoire. Physiquement, je ne peux pas dire que je fus immédiatement séduit. Elle ne faisait pas son âge, vingt-sept ans à l'époque ; sa taille modeste, autour d'un mètre soixante, ses cheveux bruns, carré court, et sa démarche timide me firent même plutôt penser à une petite fille. Elle déteste qu'on lui dise cela. Et puis, surtout, il y avait sa bouche. Ah, sa bouche... Non, non, il ne faut pas imaginer des lèvres charnues ou pulpeuses, on serait loin du compte. Plutôt que de me lancer dans une description naturaliste et chirurgicale – n'est pas Zola qui veut – et parce qu'une image vaut mieux qu'un long discours, je dirai simplement

que sa bouche est le sosie de celle de Jacques Brel. Tu la visualises mieux, là ? Avec une particularité supplémentaire par rapport au chanteur belge, son incisive gauche du haut qui part en crabe. On ne voit que ça quand elle sourit. Avec le temps, j'apprendrais à adorer cette bouche pourtant si imparfaite et même à penser que cela participait grandement du charme que je lui trouvais. Si j'ajoute au tableau ses nombreux grains de beauté et une poitrine fort discrète, on aura une image d'elle peu glamour... et on aura tort. Une photo est trompeuse, il faut la voir parler, respirer, bouger, sourire, rire, te regarder, pour apprécier Nathalie.

Je n'en étais pas encore là : la première fois que j'ai vu Nathalie, je me suis comporté en professionnel seulement intéressé par la scientifique. De prime abord, elle m'apparut réservée et sérieuse. Elle ne connaissait personne, c'était donc tout à fait normal. Comme elle allait être jugée par une quinzaine de chercheurs en moins de deux heures, son stress était parfaitement compréhensible. Son humilité aussi sautait aux yeux : nous n'avions pas affaire à une commerciale forte en gueule et pleine d'assurance qui venait nous vendre son travail, mais à une scientifique modeste et lucide, qui partageait avec nous ses avancées, ses réflexions et ses doutes. Enfin, je l'ai trouvée touchante : ce petit bout de femme avait un regard troublant, charmeur et empli de détermination.

Pourtant, une heure plus tard, j'ai bien cru que je ne la reverrais jamais. Jean-Michel, son futur collègue de bureau, très intéressé par ses travaux, la bombardait de questions, fort pertinentes au demeurant, puis lui fit part de ses doutes à de nombreuses reprises. Pour qui connaît Jean-Michel, il n'y avait là rien d'anormal, c'est un être passionné qui s'attache à des considérations purement techniques. La politique de la recherche l'insupporte au plus haut point, mais, quand un échange scientifique est

possible, il se lâche et se régale. Et là, j'ai bien cru qu'il dégusterait à jamais Nathalie de venir un jour travailler avec nous. Sans même s'en rendre compte, il démontait tous ses travaux de thèse ! J'ai senti comme un léger malaise dans l'assistance mais la petite ne se laissait pas abattre et répondait tant bien que mal aux remarques et réserves de Jean-Michel. Ce fut, croyais-je donc, la dernière fois que je verrais Nathalie...

Je m'étais lourdement trompé puisqu'elle se présenta à un concours du CNRS – Centre National de la Recherche Scientifique – au printemps 2004 et décrocha brillamment un poste dans notre équipe de recherche. J'écris « brillamment » car très rares sont les candidats qui réussissent ce concours lors de leur première tentative. Deux ou trois essais sont en général nécessaires à un très bon élément pour décrocher la timbale alors qu'un individu simplement bon ou moyen n'y parviendra jamais. Bien sûr, elle dira qu'elle a eu de la chance mais tout, dans son parcours antérieur et postérieur, prouve le contraire.

Jean-Louis était aux anges. Il eut cependant quelques frayeurs au cours des mois qui suivirent puisque Nathalie hésitait entre deux opportunités, la première à Grenoble où elle avait trouvé un post-doctorat à son retour d'Écosse et où vivait toute sa famille ainsi que son compagnon Marc, et la seconde à Toulouse, donc. Jean-Louis dut insister pour la convaincre, je ne suis d'ailleurs pas sûr qu'il ait réellement réussi : la connaissant mieux à présent, je pense qu'elle était intéressée par une nouvelle aventure, un nouveau travail, une nouvelle ville et de nouvelles rencontres. Étudiante à Lyon, thésarde à Édimbourg, post-doctorante à Grenoble, cher-cheuse à Toulouse... Elle est comme ça, Nathalie, elle fuit la routine, elle veut pouvoir changer de vie dès qu'elle se lasse. Changer de boulot, changer de ville, changer de mec... Elle nous l'avouerait